

Ciné-Bulles

Festival international du film de Karlovy Vary : Un festival à visage humain

Christina Stojanova

Volume 23, numéro 4, automne 2005

URI : id.erudit.org/iderudit/33228ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Stojanova, C. (2005). Festival international du film de Karlovy Vary : Un festival à visage humain. *Ciné-Bulles*, 23(4), 40–43.

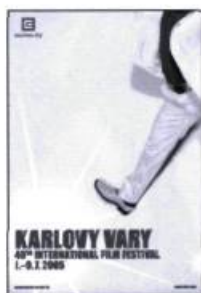
Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Un festival à visage humain

CHRISTINA STOJANOVA

« Devant votre culture et votre histoire culturelle, devant votre passé de résistance et de défi en présence du mal, je redeviens modeste.

J'aimerais tant que mon pays tire une leçon ou deux de tout ça... » Robert Redford

Le 40^e anniversaire du Festival international du film de Karlovy Vary, qui se tenait du 1^{er} au 9 juillet dernier, a consolidé sa réputation comme point de rencontre traditionnel entre l'Est et l'Ouest. Lancé en 1946 comme le premier festival international de films du « bloc communiste » à Marienbad, il alterna d'abord avec Moscou, ce qui explique pourquoi, après 6 décennies, il ne célébrait que sa 40^e édition. Le Festival déménagea ses pénates dans la voisine Karlovy Vary, aussi appelée Carlsbad, la somptueuse station thermale de l'ère baroque, fréquentée régulièrement au cours des siècles par des célébrités d'Europe centrale telles que Mozart, Beethoven ou Freud... Aujourd'hui, les eaux miraculeuses de cette ville superbe attirent des visiteurs venus des pays arabes ou de l'Allemagne, tandis que plusieurs « nouveaux riches » russes la considèrent déjà comme une seconde patrie, au grand avantage de l'économie locale.

Les célébrités n'ont pas manqué de fréquenter le Festival depuis son inauguration, et son livre d'invités se parcourt comme un catalogue non seulement de la planète cinéma, mais aussi du monde politique. Cette année, le gala d'ouverture était fréquenté par le premier ministre de la République tchèque Jirí Paroubek, l'ancien président tchèque Vaclav Havel, et l'ancienne secrétaire de la défense américaine d'origine tchèque Madeleine Albright, alors que le président du pays, Vaclav Klaus, est venu pour la cérémonie de clôture. Le réalisateur-vétéran Jirí Krejčík, Liv Ullmann, Robert Redford et Sharon Stone ont reçu des Crystal Globes pour leur contribution artistique exceptionnelle au patrimoine cinématographique. Et bien que — ce que le journal du Festival ne manqua pas de remarquer —, Sharon Stone ait répété le mot « paix » une vingtaine de fois durant son discours de cinq minutes, on pouvait, à juste titre, se demander ce qu'elle faisait parmi ces géants, spécialement aux côtés du patriarche octogénaire de la Nouvelle Vague tchèque Jirí Krejčík, célèbre intellectuel dissident qui avoua modestement que s'il était fier des films qu'il avait faits, il l'était encore plus de ceux qu'il n'avait pas faits malgré la pression énorme qu'exerçaient sur lui les autorités communistes. Heureusement, le lustre du tapis rouge demeura confiné à l'opulent Hôtel Pupp et aux conférences de presse bondées, pendant que la vie du Festival battait son plein au cours de projections de films indépendants à petit budget issus d'Europe et d'Asie, mais aussi d'Amérique du Nord, et qui affichaient complet. L'ovation de Jirí Krejčík par une nouvelle génération de spectateurs venus assister à la présentation de son film **A Higher Principle** datant des années 1960, alors qu'au même moment on offrait la projection-surprise d'un *blockbuster* américain notoire, témoignait de la reconnaissance de cette génération envers la culture nationale et l'importance de la conservation de



Jirí Krejčík recevant son Crystal Globe — PHOTO : FILM SERVIS FESTIVAL KARLOVY VARY (FSFKV)



Karlovy Vary, somptueuse station thermale de l'ère baroque, à l'heure de son réputé festival international de cinéma – PHOTO : FSFKV

l'art de son pays. Incidemment, les petits films indépendants nationaux profitèrent de l'attention spéciale du natif slovaque Stephen Gaydos, directeur exécutif de l'important magazine *Variety*. Gaydos a contribué largement à l'évolution du Festival en tant que lieu de rencontre privilégié des cinéastes indépendants, établissant une programmation où figuraient une douzaine de films sous le titre de *Variety's Critic Choice*. Le catalogue du Festival émit même l'hypothèse que la présence de Robert Redford pouvait préfigurer une éventuelle collaboration avec le Festival de Sundance, fondé et sponsorisé par ce dernier.

Présence du cinéma canadien

Sous les projecteurs du *Forum of Independants* étaient inclus quatre films de deux réalisateurs de l'Ouest canadien : Trent Carlson (*The Delicate Art of Parking*, 2004), trois films de Gary Burns (*Kitchen Party*, 1997; *Waydowntown*, 2000; *A Problem with Fear*, 2003). L'ambitieux programme *Focus on Canadian Film : Beginning of the 3rd Millenium* présentait neuf films, parmi lesquels des premières œuvres (*La Peau Blanche* de Daniel Roby, *I, Claudia* de Chris Abraham et *Littoral* de Wajdi Mouawad), mais aussi des œuvres d'auteurs expérimentés aussi divers que Robert Lepage (*La Face cachée de la lune*), Guy Maddin (*Dracula : Pages from a Virgin's Diary*) ainsi que

de certains documentaristes (dont Peter Raymont, avec *Shake Hands with the Devil : The Journey of Roméo Dallaire*).

Le programme *Événements spéciaux* comprenait, pour sa part, l'astucieux documentaire de Stuart Samuel sur les « films de minuit » (*Midnight Movies : From the Margin to the Mainstream*). Atom Egoyan présentait personnellement son dernier film, coproduit par le Canada, les États-Unis et l'Angleterre, *Where the Truth Lies*, tandis que le jeune Ruba Nadda y présentait *Sabah*, mettant en vedette l'épouse d'Egoyan, Arsinée Khanjian, qui faisait partie du jury principal. La rétrospective témoignait du désir des hôtes de ne pas se contenter de monter une sélection aléatoire de films canadiens mais d'offrir aussi des « premières », histoire de montrer comment les réalisateurs canadiens approchaient le troisième millénaire. En un mot, l'édition de cette année semblait taillée sur mesure pour cette présence record de 16 films canadiens et d'autant de cinéastes, acteurs, scénaristes et producteurs, culminant en une élégante réception, animée par l'ambassadeur canadien Bruce Jutzi. Cette offensive, pour ainsi dire, organisée sous l'égide de Téléfilm Canada ou, plus précisément, par Brigitte Hubmann, fut un grand succès particulièrement auprès du jeune public, qui afflua des quatre coins du pays avec ses sacs à dos et ses sacs de couchage pour fréquenter l'événement. Le public de *Gaz Bar Blues*, par exemple,



Eva Zaoralova, directrice artistique du FIFKV – PHOTO : FSFKV

retint Louis Bélanger longtemps après la projection pour une discussion, intrigué autant par les allusions du film à la chute du mur de Berlin que par son « pathos » anti-consumériste. De toute évidence, l'intérêt était mutuel, puisque Bélanger se révéla un excellent connaisseur de la littérature et de l'histoire tchèque. Aussi partagea-t-il candidement avec les spectateurs l'histoire curieuse de son voyage « spontané » en Allemagne, « là où l'Histoire était en train de se faire », à l'automne 1989. Dans son film, Bélanger utilisa les photos qu'il avait prises pour illustrer la tentative absurde de son protagoniste romantique pour interrompre la destruction du mur, qu'il voyait moins comme un symbole de la répression politique que comme une barrière protégeant les Allemands de l'Est du consumérisme rampant de la civilisation occidentale. Dans la même veine, Bélanger lui-même admit considérer le modeste garage de son film comme le « dernier bastion » de la famille québécoise traditionnelle et son mode de vie communautaire contre les avancées agressives de l'hégématisation du capitalisme corporatif et individualiste.

Le pathos anti-consumériste, conçu cette fois comme un pastiche astucieux vantant l'espèce en voie de disparition de l'intellectuel urbain et bohémien au profit d'une élite corporative, enrégimentée et ne pensant qu'à l'argent, assura le succès de **La Vie avec mon père**, le film de Sébastien Rose, présenté en compétition. Un public approchant les 1 500 spectateurs lui fit une rare ovation de 5 minutes, qui valut à son auteur de récolter le convoité Grand Prix du public. « J'aime tout simplement ça ici... il y a une culture et une architecture formidables... chaque édifice,

chaque rue est une leçon d'histoire... Et les Tchèques nous ressemblent tellement : le même sens de l'humour macabre, le même sens de l'ironie, la même passion pour les " petites formes " de cinéma, comme l'animation... », dira Rose.

Le cinéma et les cinéastes canadiens ont toujours été bienvenus au Festival. En 1992, le producteur et cinéaste Kevin Tierney, grâce à la SOGIC (l'organisme qui a précédé la SODEC), y était le curateur de la première rétrospective de cinéma canadien, et se rappela du succès qu'y avait récolté le film **Cruising Bar** de Robert Ménard (1989). « Il y avait la crainte que l'humour particulier du film repousse les spectateurs non québécois, mais le film emporta un succès fracassant, les gens se battaient pour entrer... » Depuis 1994, grâce à sa nouvelle directrice artistique, Eva Zaoralova, férue de cinéma mondial, le cinéma canadien a continué d'assurer une présence majeure au Festival. En effet, il y a seulement quelques années, le producteur Rock Demers était invité pour diriger le jury principal de la 38^e édition, en guise de reconnaissance pour ses efforts dans le rapprochement des cinématographies québécoises et centrales européennes. Parmi une quantité de coproductions chapeautées par cet infatigable producteur se trouvait la chronique de la « révolution de velours » tchèque, **Pourquoi Havel?** (1991). Vu par les yeux de l'expatrié tchèque le plus célèbre, Milos Forman, et incluant un autre dissident tchèque, Vaclav Havel, le film était réalisé par l'une des étoiles de la Nouvelle Vague tchèque des années 1960, refoulée par les pouvoirs soviétiques, le réalisateur émigré Vojtech Jasný.

Eva Zaoralova est largement responsable de la réputation unique du Festival comme champion des cinématographies indépendantes et nationales. « Si vous examinez les listes des " 10 meilleurs films " émises en Tchécoslovaquie, vous verrez que 2 ou 3 films tchèques y côtoient chaque année les habituels succès américains, mais pas de films français, indiens ou canadiens. La liste croissante de festivals de films internationaux témoigne d'une volonté de combler ce manque puisqu'ils sont en train de constituer un réseau de diffusion parallèle des films. Aussi je crois fermement qu'il est du rôle des festivals comme le nôtre d'attirer l'attention des spectateurs vers les autres cinémas nationaux. » L'un des signes les plus récents de cet accomplissement serait alors la distribution récente à Montréal du nouveau film de Jan Hřebejk, **Up and Down** (2004). Dans le même ordre d'idées, Zaoralova reconnaît l'importance de l'expérience canadienne en face de son puissant voisin : « Il y a tant à apprendre de la résilience des cinéastes canadiens à prouver leur amour pour le cinéma, contre toute attente. » Elle reconnaît d'ailleurs la différence entre les films québécois et ceux du Canada anglais : « Ce n'est pas seulement une question de langage. Il y a aussi une différence radicale dans le style, dans la sensibilité, dans la perception de la réalité telle que reflétée par la rétrospective... Un film canadien-anglais comme **The Love Crimes of Gillian**



L'équipe de *La Vie avec mon père* présente à Karlovy Vary : Stéphanie Lasnier, scénariste, Raymond Bouchard, comédien, et Sébastien Rose, scénariste et réalisateur — PHOTO : FSFKV

Guess de Bruce McDonald — mon préféré à cause de sa forme et son style inventifs —, est totalement différent d'un autre excellent film, **Gaz Bar Blues**, tout comme **I, Claudia** se distingue de **La Peau blanche**, etc. J'avoue avec fierté que les films québécois furent très appréciés par notre public, probablement à cause de leurs affinités avec les sensibilités européennes. Assurément, Arcand et Egoyan, Cronenberg et Lepage ne sont pas seulement des réalisateurs canadiens — francophones ou anglophones. Ils appartiennent à la communauté mondiale du cinéma... »

Les cinéastes canadiens purent profiter de l'occasion de voir leurs films en compagnie d'un public nombreux, et eurent la chance, aussi fascinante que rare, de faire connaissance et de voir combien le cinéma canadien excellait à refléter la société complexe dont il était issu. Le fait même que Karlovy Vary ait poussé tant de talents canadiens à découvrir combien, aux yeux du monde, le cinéma canadien jouissait d'une position spéciale, unique et exigeante, constitua en soi une récompense précieuse.

Un mot de la fin

En 1968, les chars d'assaut du pacte de Varsovie roulaient en territoire tchèque, écrasant les tentatives sincères du pays à introduire un socialisme à visage humain comme alternative au système en place — strictement totalitaire, centralisé, entièrement supporté par le Kremlin. Après la chute du système en 1989 — comme de son industrie cinématographique, qui dépendait des fonds de l'État — et longtemps après que le monde du cinéma ait

oublié le cinéma d'Europe de l'Est, le Festival international du film de Karlovy Vary s'est pourtant distingué comme l'un des rares festivals de films internationaux à montrer les meilleurs films qui soient issus de l'ex-bloc communiste. La récompense « East of the West » de cette année fut décernée à l'adaptation de *La Salle n° 6* de Tchekhov, le film austro-russe **Rangin** de Kirill Serebrennikov (2004). Au cours des dernières années cependant, le Festival s'est aussi fait le champion des cinématographies peu connues et relativement ignorées dans le monde. Le prix principal fut décerné au film polonais **My Nikifor** de Krzysztof Krauze, histoire poignante d'un peintre primitiviste célèbre, poussé dans les marges de l'art et de la société polonaise communiste, et de son sauveur providentiel, qui sacrifia sa propre carrière et sa famille au nom du grand talent du peintre. Le jeu de l'actrice de 85 ans, Krystyna Feldman, dans le rôle masculin du peintre vieilli et fragile, lui mérita le Prix de la meilleure interprétation féminine. Le Prix spécial du jury alla, pour sa part, au film israélien **What a Wonderful Place** d'Eyal Halfon, portrait néoréaliste d'une société tentant de venir à bout de ses tensions ethniques et raciales.

Affichant fièrement son indépendance face à la machine du divertissement hollywoodien par le biais de plus d'une douzaine de programmations parallèles, le Festival de Karlovy Vary a créé un palais de miroirs reflétant, d'une manière humaine et palpable, avec quelle imagination les cinéastes indépendants se voient eux-mêmes et voient leur époque. Un festival à visage humain. ■

Traduit de l'anglais par Jean-Philippe Gravel